

Paris. 31 décembre 1929. 21h07.

Ah, ça oui, Apollodore aurait préféré du verglas ! Sur chaque centimètre carré. Des pavés en bois glissants auraient été un atout phénoménal ! Car alors, agile bien qu'intrépide, il aurait su conserver son équilibre, mais son agresseur, lui, aurait sans doute dérapé dès le début de leur course poursuite, puis aurait été victime d'une chute inopinée sur laquelle Apollodore ne se serait même pas retourné.

– Arrête-toi !

Tu peux toujours rêver ! pensa Apollodore.

Les quartiers qu'ils traversaient, il les avait repérés, ce qui lui permettait à présent de semer plus aisément l'individu qui le pourchassait. Il évita les grandes avenues (vides à l'heure qu'il était, elles l'auraient rendu vulnérable). Il longea des entrepôts, un terrain vague. Puis il tourna

à l'angle d'un immeuble sur lequel des affiches maltraitées par la pluie vantaient ici un savon, là un chocolat, et se décollaient.

– Arrête-toi, j'te dis !

Non.

Apollodore ne devait pas se laisser attraper. Sans quoi il serait frappé et lardé de coups de couteau. S'il était blessé et laissé pour mort, son départ pour l'Amérique serait annulé. Essoufflé, il tourna à droite et dévala une pente à toute allure.

Ah, ça oui, il aurait préféré du verglas ! Mais ce mois de décembre 1929 était si clément que ni gel ni neige ne recouvrait le sol parisien. Certains juraient que le climat avait été dérégulé par les obus qui avaient percé le ciel durant la guerre. Apollodore n'avait pas d'avis à ce propos. D'autres certifiaient que le charbon et les aciéries entraînaient de graves dysfonctionnements. Là encore, Apollodore ne savait que croire. Ce dont il était sûr, en revanche, c'était que, si péril climatique il y avait, il suffirait de trois, cinq années tout au plus pour que la France en prenne conscience et réagisse.

En attendant, il remerciait les douces températures qui lui évitaient de mourir transi pendant

les nuits. Car s'il grelottait en dormant, il s'en sortait néanmoins vivant au petit matin.

– Je vais te fracasser la tête ! hurla le type à ses trousses.

Essaie, pensa Apollodore. Néanmoins, son cœur battit follement à l'idée que, si la chance le trahissait, il était mort. Il courait donc avec acharnement pour atteindre son repaire secret.

À la lumière d'un réverbère, il devina une boulangerie, une boucherie, une cordonnerie. Son quartier ! Le cimetière apparut au détour d'un virage. C'était un petit cimetière négligé, au sol terreux, d'une centaine de tombes et quelques arbres, mais sans allée digne de ce nom, délimité d'un côté par une palissade brinquebalante et de l'autre par des grilles en mauvais état. Apollodore poussa de l'épaule celle qui en marquait l'entrée, se faufila et slaloma entre les vieilles stèles. Bientôt, son poursuivant fit de même mais, dans la pénombre, il percuta une tombe et s'affala. Apollodore, lui, connaissait par cœur l'emplacement des morts, aussi ne tarda-t-il pas à se retrouver à l'autre bout du cimetière.

– Salut, Suzanne !

Son amie était là, debout, impassible, entre deux sépultures. Il lui fit signe de la main mais ne ralentit pas: à quelques mètres se dressait la façade arrière d'un hôtel abandonné. La palissade et ses planches affaissées offraient un passage. Il se contorsionna, les franchit et grimpa les trois marches du perron. Il entra. Ce ne fut qu'à ce moment-là, dans le couloir du rez-de-chaussée obscur, qu'il pivota.

Le souffle court, il épia la nuit. L'individu cheminait entre les tombes pour, à son tour, se contorsionner et franchir la palissade.

– Je t'attrape, je t'étrangle et je t'enterre, Apollodore!

Cependant, il s'arrêta net lorsqu'il reconnut l'hôtel. S'ils avaient été en plein jour, Apollodore aurait vu ses traits se crispier.

Viens donc, pour voir, pensa celui-ci.

Le sale type ne bougea pas. Il cherchait peut-être à surmonter sa terreur, mais ne gravit pas pour autant le perron. Il n'osa pas.

– T'es maudit! hurla-t-il.

Apollodore sourit.

– Je te retrouverai!

Apollodore sourit un peu moins.

Et, après de longues secondes où il considéra la faible distance qui le séparait pourtant de sa proie, l'individu, couteau à la main, recula puis opéra un demi-tour.



Paris. Même jour.
Bien plus tôt.
4h00 du matin.

L'HÔTEL

Apollodore repoussa sa couverture. Il s'étira. Bâilla. Se frictionna les bras. Se gratta la tête. Ses cheveux étaient sales. Il grogna.

Machinalement, il tendit la main et passa les doigts sur le verre rayé de sa montre de gousset déposée près de lui (s'assurant ainsi qu'elle se trouvait toujours là, comme si quelqu'un, pendant son sommeil, avait pu la lui subtiliser). Il sourit.

Dehors, Suzanne l'appelait. Matinale, elle le réveillait quotidiennement. Sans quoi, tous deux le savaient, Apollodore continuerait de dormir. Il se redressa donc et, la tête tournée vers la charpente du toit percé – au travers duquel il percevait la voûte étoilée –, il hurla :

– J'suis réveillé, Suzanne !

Un air frais pénétrait à l'intérieur. Il était si tôt. Dehors, en amie vigilante, Suzanne lui conseilla de ne pas s'attarder. Aussi se leva-t-il. Et grelotta. Il appréciait de n'avoir qu'une tenue – un pantalon, une chemise et une veste –, car il dormait tout habillé et ainsi attaquait la journée sans devoir se dévêtir dans le froid, alors que l'aube ne pointait pas encore. Un peu de lumière, de chaleur seraient néanmoins les bienvenus. À tâtons, il dénicha son bougeoir, une allumette, le grattoir, et il enflamma la mèche de la bougie. Puis il remonta ses chaussettes, enfila ses chaussures usées et cria à Suzanne, qui s'inquiétait de savoir s'il ne s'était pas rendormi :

– Je suis debout !

Il avala en trois bouchées un morceau de pain qu'il s'était réservé pour le petit-déjeuner. Enfin, il s'empara du bougeoir et, dans un élan, il quitta le grenier.

Ce grenier, celui de l'hôtel abandonné, il s'y était installé dix mois auparavant et s'était aménagé un coin confortable, éloigné du trou dans le toit. Il disposait d'un matelas de fortune, du bougeoir, de deux bougies (dont une déjà fort entamée – leur

prix exorbitant le poussait à les économiser), d'allumettes, du grattoir, mais aussi d'un gobelet en étain, d'une bouteille en verre (qu'il remplissait à la fontaine publique), d'une bassine à l'émail endommagé dénichée dans un recoin de l'hôtel (il y faisait sa toilette) et d'une besace en cuir marron. Ainsi que de sa montre, qui avait été volée spécialement pour lui. Il y tenait.

– Apollodore !

– J'arrive, Suzanne !

Il allait entamer une journée précieuse. Sa dernière à Paris et en France. Il exultait.

Il descendit au deuxième étage rendu lugubre par le temps. Les lattes de bois craquèrent sous ses pas. Puis il gagna le premier, avec son couloir plus accueillant et ses trois chambres, sans s'y arrêter. Au rez-de-chaussée, il contourna les vestiges de la réception (zinc verdâtre, tabourets de bar vermou-lus, poussière), où des lambeaux de papier peint pendaient aux murs, véritables langues assoiffées. L'entrée principale étant condamnée depuis longtemps, il gagna celle à l'arrière, seul accès pour rejoindre l'extérieur.

Fichée en travers de la porte fermée, une

longue perche de trois mètres barrait la sortie. Apollodore l'avait calée là, la veille, afin de bloquer le passage et de l'avertir – si on venait à la casser – de toute intrusion pendant la nuit. Précaution inutile, puisque personne n'osait s'aventurer dans l'hôtel, raison pour laquelle Apollodore y avait élu domicile.

Il éteignit la bougie, déposa le bougeoir par terre, s'empara de la perche et ouvrit la porte.

Le froid le saisit. Il n'était que 4 heures. Aucun rayon de soleil, même furtif, ne réchauffait la terre. Apollodore redressa le col de sa veste, descendit les marches du perron et franchit la palissade. Le cimetière, derrière, semblait endormi. Seule Suzanne, debout entre les sépultures, se réjouit en l'apercevant.

– Bonjour, Apollodore.

– Bonjour, Suzanne.

Apollodore adorait le cimetière, Apollodore adorait Suzanne. Et Suzanne, en retour, adorait tout autant l'un et l'autre.

Ainsi que le contact de la perche sur son front.

Elle vénérât ce rituel matinal : Apollodore, les bras levés, maintenait en l'air les trois mètres

de la perche et, de son extrémité la plus haute, il grattait le front ridé de Suzanne pendant une belle minute. En échange de son réveil, il la massait. Dans la vie du garçon, les alliances (ratifiées, entretenues mais parfois brisées) occupaient une place capitale.

– Merci, Apollodore.

– De rien, Suzanne.

Tandis qu'il grattouillait sa peau, elle baissa les yeux sur lui. Apollodore, lui, se tordit la nuque pour la regarder.

– Tu pars donc ?

– Oui, Suzanne. Ce soir.

– Pour toujours ?

Elle connaissait la réponse, mais ne parvenait pas à s'y résoudre.

– Oui.

Apollodore s'efforça de ne pas paraître enjoué. Pourtant, il l'était. Enthousiaste ; enfiévré à l'idée de voyager et de se mesurer à toutes sortes de nouveautés. Suzanne tourna la tête de côté, d'une part pour que la perche frotte plus à gauche, d'autre part parce que la tristesse pouvait à tout moment l'assaillir et qu'elle ne souhaitait pas l'exposer.